ÉDITORIAL DU CITOYEN

Tous les dons ont une grande valeur

Après avoir passé près de 12 ans au poste de directeur général, je dois avouer que la décision de quitter la Fondation de l'Hôpital du Haut-Richelieu fut très difficile à prendre. J'ai donc choisi d'utiliser le journal Le Canada Français pour remercier publiquement toutes les personnes qui m'ont épaulé au cours de ces belles années. Je peux vous assurer qu'elles furent très occupées et surtout qu'elles ont filé à la vitesse de l'éclair.

Je me suis donc efforcé de diriger la Fondation HHR avec passion et les mêmes valeurs qui m'ont été inculquées par mes parents soit l'intégrité, l'honnêteté, le respect et l'humilité. C'est pourquoi, je veux tout d'abord adresser des remerciements à M. Gaétan Paradis ex-président qui m'a engagé comme directeur général après un mandat de deux ans aux Jeux du Québec. Je voue énormément beaucoup de respect à tous les administrateurs qui ont siégé sur le conseil d'administration et qui ont investi énormément de temps et d'argent pour aider notre hôpital et surtout les gens malades de notre région.

J'ai eu le privilège de côtoyer M. Marcel Boulanger, mon vieux complice avec qui j'ai planifié la mise sur pied de la «fameuse Course des Canards» en 1993. Il m'a toujours inspiré par son dynamisme et son énergie. Cette activité a vraiment apporté de la notoriété à la Fondation HHR. Je voue également le plus grand respect à M. François Déry qui m'a enseigné que cela ne coûte pas cher de demander! Je désire aussi remercier Mme Manon Papineau qui a fait preuve de beaucoup de compréhension à mon endroit au cours des dernières semaines.

Je ne veux surtout pas oublier le personnel permanent qui assure la gestion courante des activités. C'est toute une équipe! Je pense à Annette Desbiens qui est à la Fondation depuis le début, Claudette Pinsonneault, Pierre Roy et tous les préposés au stationnement qui font un travail admirable et effacé. Toutes ces personnes méritent des félicitations pour leur excellent travail. Elles font preuve d'un grand dévouement et ont vraiment leur hôpital à coeur.

J'ai vite appris que la maladie touche aussi bien les personnes riches que les personnes pauvres. J'ai compris que tous les dons peu importe le montant, ont une grande valeur pour la personne qui donne. Les gens ne sont pas dupes. Ils donnent à la personne qui croit à sa cause et qui sait la défendre. C'est ce que je me suis appliqué à faire durant toutes ces années. J'ai tenté du mieux que je le pouvais, de les écouter et de leur apporter du réconfort et du support lors des moments stressants et parfois empreints d'une très grande tristesse.

Durant ces 12 années, la Fondation HHR a réussi à amasser plus de huit millions de dollars pour venir en aide à notre hôpital. Ces résultats spectaculaires n'auraient jamais été possibles n'eut été de l'implication exemplaire de centaines de bénévoles. La collaboration de plusieurs entreprises et commerces ainsi que celle de leurs employés nous ont aussi facilité la tâche à bien des égards. Je pense surtout aux gens de Super C, de Gadoua, de Soléno, du Canada Français, de Prokit, des membres des clubs Lions et Richelieu, de la Banque Nationale, de la famille Baillargeon, de Robert Blanchard et de Canadian Tire, de Jacques Charrette, de Normand Ouellette, de Germain Laplante et de la famille Papillon. En plus de leur générosité, ils ont toujours été présents pour moi et ce au bon moment. Merci également au personnel et aux médecins de l'hôpital qui croient à la mission de la Fondation HHR. Merci spécial à ma petite famille pour les sacrifices qu'ils ont dû faire lors de mes fréquentes absences.

Je me rappelle qu'il m'a fallu plusieurs années pour accepter de passer pour un «quéteux» car les gens se moquent beaucoup de ce type de personnes. Par contre, quand tu finis par passer pour un des meilleurs, c'est flatteur! Quand on y réfléchit bien cependant, on en vient à se demander: combien de personnes aimeraient faire de la sollicitation parfois soixante heures par semaine et ce pendant une aussi longue période de temps?

Il y a trois ans environ, j'avais dit au Docteur Gérard Landry, un très bon collaborateur, que lorsque nous aurions atteint des recettes annuelles nettes de 1 million de dollars par année, je pourrais quitter. Eh bien, cet objectif a été dépassé au cours des trois dernières années.

Je quitte donc avec le sentiment du devoir accompli. J'espère ardemment que le personnel, la population et les gens d'affaires continuent à faire preuve d'un grand sentiment d'appartenance envers leur hôpital.

Pour ma part, je m'en vais à la Banque Nationale relever un autre défi qui promet d'être passionnant. Encore une fois merci à vous tous pour la confiance que vous m'avez témoignée et surtout je souhaite les plus grands succès et un bel avenir à la Fondation HHR. ■

NORBERT GAGNON

Que pensez-vous du projet de spectacle sur la rivière?

C'est une bonne idée. Je suis prête à prendre n'importe quoi, en autant qu'il y ait quelque chose pour le centre-ville. Ça va aussi donner de la valeur aux autres bâtiments.

Carol Rivard,
Saint-Jean-sur-Richelieu

On est en faveur de ce projet. C'est une bonne chose et de toute façon, on ne peut pas être contre. Ça va amener d'autres choses au centre-ville.

Pierre Fraser,
Saint-Jean-sur-Richelieu

Je suis à 100 % pour ça! Plusieurs villes comme Granby et Jupiter, en Floride, on des affaires semblables à ça et ça attire beaucoup de monde.

Michel Potvin,
Saint-Alexandre

Si on a le budget pour le faire, je suis pour ça. Mais je doute quand même et je trouve qu'on voit un peu grand.

Fernande Robert,
Iberville

Ça a l'air le *fun*. Ça va donner quelque chose à faire au centre-ville et ça devrait être beau. Ça serait une activité de plus dans la région.

Steve Desgroseillers,
Sainte-Brigide

C'est un beau projet. Ça va être agréable pour l'oeil et ça sera sûrement bon pour le centre-ville.

Sylvie Rousseau,
Iberville

L'ère de la performance!

Gilles Jourdain

Depuis quelques années, il est de bon ton de marier le temps avec une cause. Il y a la journée de la femme, la journée des travailleurs, la semaine sans fumée et tout ce que vous voudrez. Ainsi, avons-nous connu, il y a quelque temps une semaine contre le racisme qui trouve de plus en plus sa raison d'être étant donné que les Québécois, incapables de se reproduire, font appel à l'immigration pour maintenir leur position démographique. À cette occasion, les journaux se firent un devoir de publier des mini-recherches démontrant que les garçons sont plus racistes que les filles. Peut-être s'exprimaient-ils avec plus de sincérité?

Car depuis plus de deux décennies, la correctitude politique a imposé une censure jusque-là inégalée à l'usage de certains mots, voire de certaines opinions de sorte qu'il est maintenant difficile de juger de la force des préjugés dont sont victimes tel ou tel groupe de personnes. L'usage de nouveaux mots d'une part et le silence d'autre part pourraient nous faire croire que les préjugés font partie du passé et que maintenant «tout le monde il est beau, tout le monde il est gentilTel n'est pas le cas et les préjugés sont toujours tenaces dans nos esprits et quelquefois, à cause de l'alcool ou d'un mauvais lapsus, ils franchissent la barrière dressée par la correctitude politique. En voici deux exemples: il y a quelques mois, le premier ministre de l'Alberta Ralph Klein revenait d'une soirée bien arrosée. Chemin faisant, il s'est arrêté dans un refuge pour itinérants. La vérité étant dans le vin, Klein ne s'est pas gêné pour leur dire qu'ils ne seraient pas dans cet état s'ils se trouvaient un emploi et travaillaient comme tout le monde. Un petit scandale s'ensuivit et monsieur Klein s'empressa de faire amende honorable en déclarant qu'à l'avenir... il boirait moins d'alcool.

Plus près de nous, il y a quelques semaines à Montréal, des journalistes reprochaient à l'administration du maire Tremblay d'accorder des contrats à ceux qui l'avaient aidé à se faire élire. À ces reproches, le président du comité exécutif, Frank Zampino répliqua que «ce ne sont pas les assistés sociaux qui vont financer nos campagnes électorales.» Encore une fois, mini-scandale, protestations, amende honorable, etc...

Vous me direz que la pensée sociale n'a guère évoluée puisque les préjugés sont toujours présents même s'ils se cachent derrière la correctitude politique. Mais il faut y voir une nuance; autrefois les préjugés touchaient l'ensemble des personnes d'un groupe désigné. Aujourd'hui, dans notre société de performance, ces préjugés ne touchent que les individus qui ne «performent» pas qu'ils soient blancs ou noirs, qu'ils soient mâles ou femelles, anglophones ou francophones.

Nous avons des préjugés envers les autochtones? Certainement mais ceux qui performent échappent à cette règle. Ainsi, tous les spectateurs du centre Molson se lèvent pour applaudir Arron Asham ou Gino Odjick lorsque ces derniers poussent la rondelle dans le filet adverse. Nous avons des préjugés envers les noirs? Peut-être mais n'oubliez pas que la performance de Normand Brathwaite en a fait un des plus populaires animateurs de la télévision québécoise. Et que dire de tous ces joueurs noirs qui, du parc Jarry au stade olympique, ont suscité l'admiration de milliers de Québécois.

Nous avons des préjugés contre les femmes, les anglophones? Préjugés qui s'effacent immédiatement dès que cette femme vole dans l'espace ou que cet anglophone fait renaître le football. Le meilleur exemple est sans doute celui de Jamie Salé qui, après avoir conquis l'or à Salt Lake en compagnie de David Pelletier, fut reçue comme une princesse à chaque fois qu'elle mettait les pieds ici.

Conclusion: notre société adore maintenant le veau d'or de la performance et malheur à celui ou celle qui ne performe pas. Ce culte de la performance s'étend même aux affaires illicites. Ainsi, avant son emprisonnement, Maurice «Mom» Boucher était allé faire un petit voyage dans le Sud. Les médias ont rapporté ce fait troublant: les gens se pressaient soit pour manger près de sa table ou encore pour se faire photographier avec lui. C'est tout dire!

Donc, à l'avenir il faudrait peut-être penser à organiser la semaine de ceux et celles qui ne «performent» pas car ce sont les personnes ayant à supporter les préjugés les plus lourds, parfois même une certaine forme de mépris et cela peu importe le sexe, la couleur de la peau ou encore la langue parlée. Car performer est devenu, en ces dernières années, une exigence sine qua non pour mériter le respect des autres. Cela débute à l'école avec laquelle le ministre signe un «contrat de performance» et se prolongera toute la vie active avec des objectifs de production, de rentabilité ou autre. Qui a dit que ce siècle nouveau serait le siècle des loisirs? ■